

Prendre place par substituts

Approche anthropologique de la collection d'objets

Odile Vincent

Au début des années 1860, au sud de la Touraine, le médecin d'un bourg de campagne ramasse des pierres bizarres, des éclats de silex aux formes régulières qu'il accumule chez lui. Ce n'est pas la première fois, dans cette région du Grand-Pressigny, que l'on trouve et que l'on conserve de ces pierres que la terre semble produire à profusion, et dont les formes singulières et régulières en même temps n'évoquent ni l'action de la nature, ni la main de l'homme. Des objets aux formes bizarres donc, qui posent la question de leur origine et celle de leur présence dans le pays. Et ces morceaux de silex, ces « cailloux », comme on les nomme dans la région, éveillent la curiosité et l'imagination et mobilisent des interprétations changeantes au cours du temps. On les a considérés successivement comme des « pierres de foudre », comme des pierres à feu des canons anglais de la Guerre de Cent Ans, ou comme des pierres à fusils abandonnées derrière elles par les armées napoléoniennes.

Mais ce qui a donné aux trouvailles du docteur Léveillé (c'est le nom de ce médecin) la valeur d'un événement, c'est le caractère révolutionnaire de l'interprétation qu'il en proposait. Ce milieu du XIX^e siècle voit en effet se former en France la toute nouvelle science de l'archéologie préhistorique. En Touraine, une Société Archéologique est fondée dès 1840, et le docteur Léveillé, après quelques controverses, parvient à faire reconnaître ses silex comme des vestiges d'outils préhistoriques, laissés dans la région par ses tout premiers habitants.

A la suite du docteur Léveillé, d'autres amateurs instruits ont rassemblé en collections ces silex taillés qui se trouvaient à profusion dans la région, où le néolithique avait vu s'établir d'importants ateliers de taille. Pour ces collectionneurs, ce qu'ils rassemblaient et organisaient en collections, c'étaient

les restes de leurs lointains ancêtres. Et les collectionneurs actuels pensent de la même façon, même lorsqu'ils se savent eux-mêmes originaires d'une autre région et qu'ils connaissent l'importance des déplacements et des brassages de populations depuis le néolithique. Mais leur désir d'autochtonie est ce qui donne sens à leurs collections de silex.

Dans *La Pensée sauvage*, Claude Lévi-Strauss évoque « l'attachement passionné des Aranda [d'Australie] pour leur terroir », qui s'exprime tout particulièrement par leur attachement à des objets sacrés (les *churinga*) provenant de leurs ancêtres totémiques. Pour Lévi-Strauss, la préciosité de ces objets tient à ce qu'ils matérialisent la durée et la rendent visible et tangible. Et pour se faire comprendre, il compare ce lien à notre propre attachement à nos documents d'archives, en particulier nos titres de propriété. C'est de ce type d'attachement que relève le lien des habitants de cette région du Grand-Pressigny à leurs silex préhistoriques. Et l'on pourrait leur appliquer cette observation de l'anthropologue Strehlow, citée par Lévi-Strauss dans le même passage de *La Pensée sauvage* : « Le pays tout entier est [...] comme un arbre généalogique ancien, et toujours vivant. Chaque indigène conçoit l'histoire de son ancêtre totémique comme une relation de ses propres actions au commencement des temps et à l'aube même de la vie [...] » (C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Plon, 1962, p. 322)

Une projection de leurs propres actions « au commencement des temps et à l'aube même de la vie », c'est un peu ce que font les collectionneurs de silex préhistoriques de ce sud de la Touraine, lorsqu'ils présentent leurs objets à leurs visiteurs, en les manipulant devant eux, plaçant leurs doigts dans les empreintes laissés selon eux sur ces objets par celui qu'ils considèrent comme le premier habitant du lieu, leur ancêtre commun par le sol, et qu'ils nomment du terme générique « l'homme préhistorique ». C'est le geste de « la femme préhistorique » que mimait une agricultrice lorsqu'elle entreprit de découper un canard, avec un silex taillé, sur la table familiale. Et c'est au geste viril de « l'homme préhistorique » faisant jaillir le feu que s'exercent les petits garçons en frappant

deux silex l'un contre l'autre (en vain, malheureusement, puisqu'ils ignorent qu'il leur faudrait aussi morceau de métal).

Cette activité de collection commencée au milieu du XIX^e siècle, poursuivie jusqu'à aujourd'hui par des amateurs passionnés, et relayée par les institutions départementales et nationales de la culture, a eu pour conséquences la formation d'un véritable « trésor » local. Et c'est autour de cette collection préhistorique dans son ensemble, la part publique conservée au château et les multiples collections privées, que s'est redéfinie la région, centrée désormais sur une « capitale de la préhistoire » (c'est en ces termes qu'a été requalifié le Grand-Pressigny). C'est autour de cette collection que la région s'est défini une nouvelle identité.

Dans cette partie de la Touraine, tout le monde ramasse des silex taillés (c'était le cas du moins au début des années 2000, à l'époque de mon enquête), des « cailloux », c'est-à-dire des lames taillées, mais aussi une quantité considérable de blocs résiduels des opérations de taille, que les archéologues nomment *nuclei* et les tourangeaux « livres de beurre », par analogie avec la forme des anciens pains de beurre d'une livre. Ils en ont fait un objet emblématique de la région.

Ces pratiques populaires de la collection, au Grand-Pressigny, sont à placer au nombre de ces initiatives individuelles qui visent à établir une histoire locale, c'est-à-dire un passé du lieu appropriable en commun par ses habitants (comme les pratiques archivistiques ou généalogiques, par exemple). Des projections du terroir dans le temps, lui donnant valeur de territoire, faisant lien symboliquement entre des personnes qui bien souvent, en fait, ne partagent pas de passé commun.

En même temps que ces visées communautaires, ces pratiques de la collection poursuivent d'autres objectifs : elles font partie des techniques d'auto-construction de la personne.

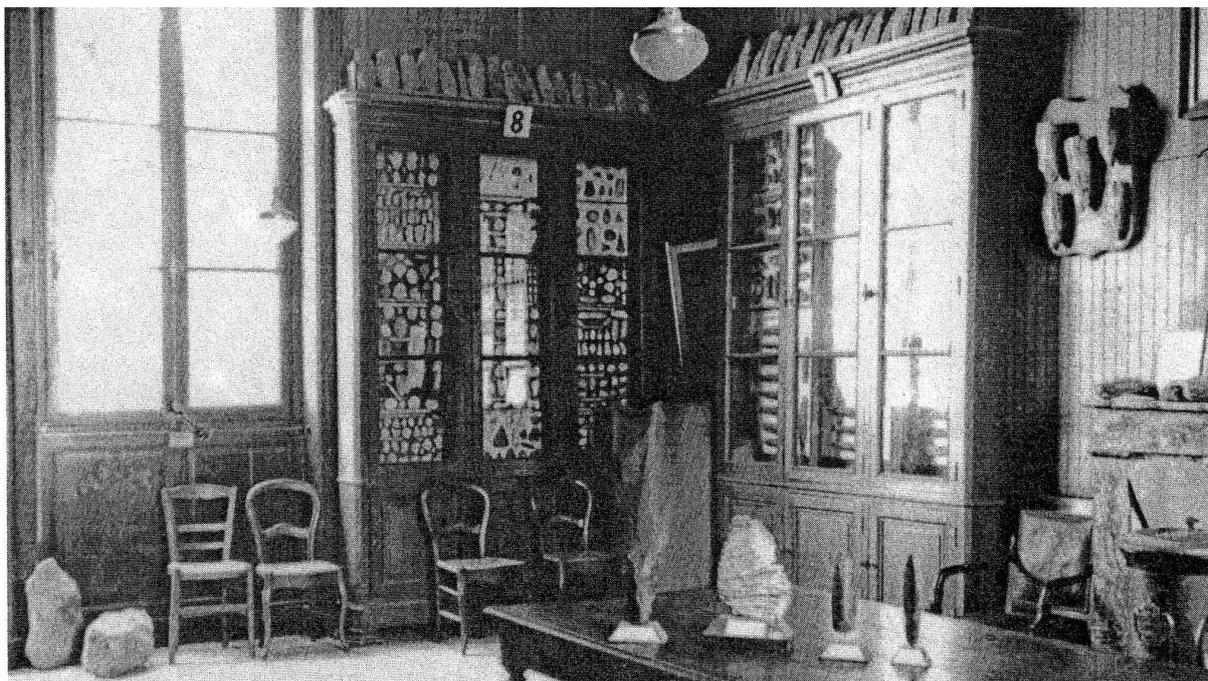
Et c'est de ce double point de vue que l'on peut tenter, à mon sens, une approche anthropologique de l'activité de collection.

1. Le point de vue communautaire

Le « trésor » commun du Grand-Pressigny, conservé dans l'écrin que forme pour lui le château, s'est formé en plusieurs étapes significatives :

- **Première étape : 1912** : un premier musée expose dans les salles de l'Hôtel de Ville une réunion des collections personnelles de notables instruits de la région, qui demeurent propriétaires de leurs objets. Mais l'ensemble est déjà nommé « la collection du Grand-Pressigny » ; c'est une collection collective, donc, mais qui ne tient son unité que du lieu qui l'expose, l'Hôtel de Ville, celui-ci signifiant l'unité politique du bourg.

Cette collection devient publique en 1930, lorsqu'elle est classée Monument historique ; les collectionneurs perdent la propriété de leurs objets, mais ils fondent une Société des amis du musée (tjrs en cours actuellement) qui leur permet de maintenir le lien avec eux.



La première salle à exposer une collection collective est donc le bureau du maire. Les objets y composent un décor, de telle façon que l'on croirait y voir le décor d'un bureau personnel :

- des armoires-vitrines numérotées présentent des pointes et des lames de silex taillés groupés selon leurs formes et présentés en tableaux avec un souci d'esthétique. Les sommets de ces armoires sont hérissés de ces « livres de beurre » que l'on trouve aussi dans chaque maison, dans chaque jardin, et qui figurent ici comme métaphore de la population elle-même. Ces pierres forment à la collection collective comme une haie d'honneur, signalant aux spectateurs la valeur acquise par ces cailloux une fois regroupés, classés et constitués en objet de connaissance.

- on peut aussi voir dans ce bureau d'autres procédés esthétiques de mise en valeur : sur le mode du trophée de chasse, de la panoplie ou du blason (les « livres de beurre » figurent en effet un blason préhistorique de la région), ou encore sur le mode de l'objet d'art : certaines pierres taillées (plus fines, plus élaborées, plus cultivées, si l'on peut dire, que les livres de beurre paysannes) ont été isolées, montées sur des socles comme des sculptures d'art, disposées sur le bureau face au maire en exercice de ses fonctions d' élu du peuple dont il tient son autorité.

Cette première présentation réalise donc une magnifique mise en scène de « l'entrée en préhistoire » de la région (c'est l'expression employée parfois là-bas), d'une requalification du territoire en termes de préhistoire. Mais en même temps, elle montre qu'entrer en préhistoire, au Grand-Pressigny, c'était autre chose que participer à l'élaboration d'un discours scientifique. On voit que des silex, comme échappés de cette première collection, manifestent des intérêts et des préoccupations qui échappent eux aussi aux finalités d'une connaissance scientifique universelle.

Voici un exemple de ce mode de valorisation, pris dans la collection de la Société archéologique de Touraine, datant de la même époque :



(photo O. Vincent)

Sur ce tableau sont fixées des lames de silex, dites « les grandes lames de Barrou », trouvées au lieu-dit Les Ayez, à Barrou, en 1882. Extraites de la collection, elles encadrent pour le mettre à l'honneur le lieu-dit de leur trouvaille.

- Deuxième étape : l'après-guerre :

Après la guerre, un amateur d'un type nouveau monte sur le devant de la scène ; il n'est ni médecin, ni notaire, ni homme de lettres ; il est ouvrier mécanicien, c'est le fils du garde-champêtre, il se nomme Fernand Berthouin. Il s'initie à la préhistoire de façon autodidacte, se lie d'amitié avec un autre amateur, Gérard Cordier, géomètre au cadastre, et entreprend en sa compagnie des fouilles passionnées et systématiques. Ce qu'ils cherchent en particulier, c'est le lieu d'une ancienne trouvaille, annoncée 50 ans plus tôt par un artisan

serrurier, François Reignoux, lieu gardé secret par lui jusqu'à sa mort. Mais le secret a porté ses fruits et ce lieu inconnu a pourtant été emphatiquement baptisé « abri Reignoux », et la trouvaille considérée comme un trésor. Berthouin et Cordier annoncent finalement leur découverte de l'abri Reignoux (levant une controverse qui courait encore il y a une dizaine d'années) et peuvent ainsi renchaîner sur une ancienne trouvaille déjà saisie par la légende. Ils parviennent à récupérer la collection de Reignoux et obtiennent la promotion de la collection du Grand-Pressigny par son installation au château dominant le bourg. La présentation de la collection est réorganisée selon le modèle des collections de science naturelles, abandonnant ses fonctions décoratives et laudatives. Et Berthouin et Cordier peuvent entamer avec succès leurs carrières personnelles de collectionneurs (et pour F. Berthouin, une carrière politique).

Deuxième musée : le château , 1954 :



Cet anoblissement symbolique de la collection du Grand-Pressigny par son ascension au château annonce aussi une revanche des petits et des obscurs sur les notables instruits ; une conquête des agriculteurs, essentiellement fermiers dans cette région, leur conquête d'une scène culturelle devenue le terrain d'une lutte des classes tardive, et dont la production d'un discours vrai sur les origines de la région constituait l'enjeu.

Les agriculteurs faisaient en effet autrefois fonction d'informateurs, de rabatteurs (selon une expression cynégétique parfois employée), de fournisseurs de silex pour des notables collectionneurs à qui ils portaient leurs propres trouvailles, enrichissant ainsi les collections des riches. Après la guerre et suivant l'exemple de Fernand Berthouin, ils commencent à revendiquer une reconnaissance nouvelle, celle de leur capacité à développer des connaissances en autodidactes et à exhiber les preuves qu'exigeait l'établissement d'une préhistoire du lieu.

- Troisième étape : les années 1970 :

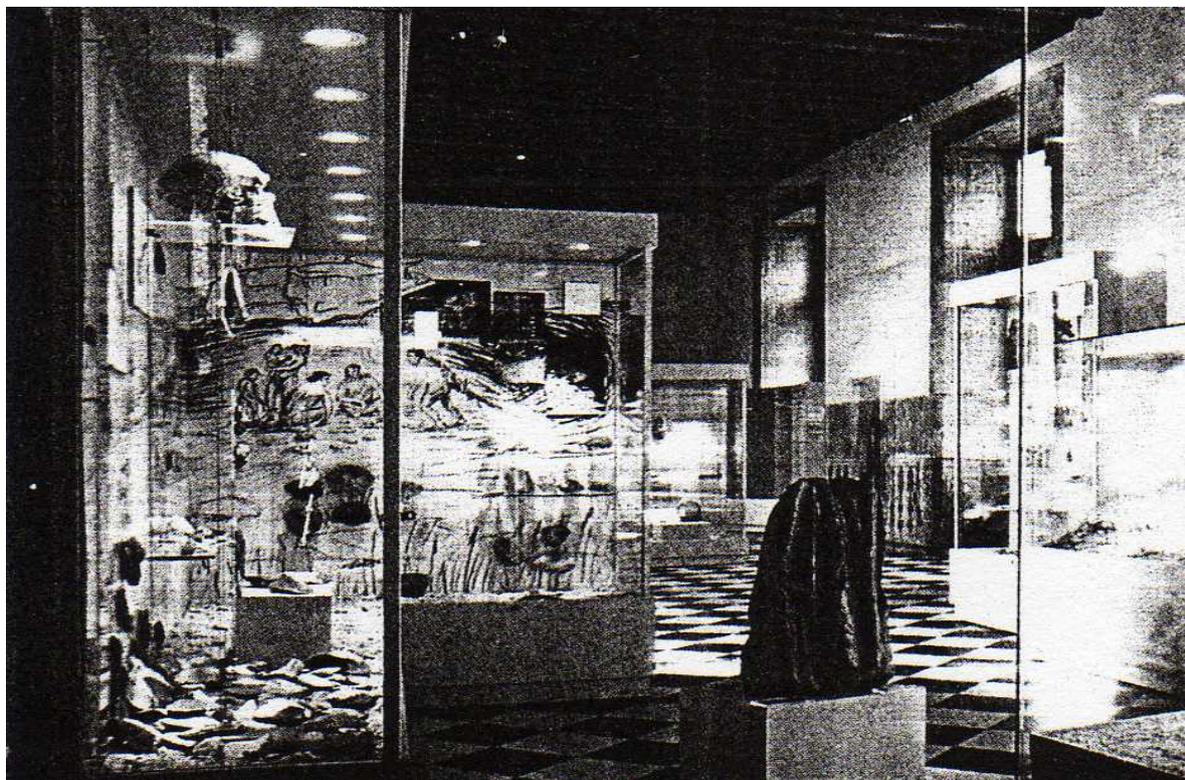
Un troisième temps de la collection publique fait suite en 1970 à une nouvelle trouvaille, faite par l'héritier d'une lignée d'instituteurs, Michel Geslin, qui entreprend lui aussi de la mettre en histoire, c'est-à-dire de l'établir au bout d'une succession de trouvailles partielles, qui peuvent être interprétées à posteriori comme les prémices de la sienne propre ; enchaînement doublé par un autre, généalogique celui-ci, de parents collectionneurs, le situant lui-même en héritier de l'un des fondateurs de la préhistoire du Grand-Pressigny au XIX^e siècle, l'abbé Brung.

Le bloc des « grandes lames », en quoi consiste cette trouvaille très remarquable en effet, est devenu un emblème du Grand-Pressigny requalifié par la préhistoire, et sa photo a été placée au dos des dépliants touristiques.

L'événement annonce un nouveau bouleversement du musée : en 1991, la présentation des silex tous alignés sur le mode de la série scientifique fait place à une démarche pédagogique adressée celle-ci à un plus large public et notamment

aux enfants, à qui il s'agit désormais d'enseigner la préhistoire de leur région. Les séries scientifiques font place aux dioramas.

Troisième musée, 1991 :



Pourtant, sur toutes ces transformations, à une extrémité de la salle du château, un objet veille encore : un polissoir, dit « le polissoir du Docteur Léveillé » (le fondateur de la collection du Grand-Pressigny, donc), mis en majesté dès les premières présentations du musée et toujours présent dans les salles modernes, installé ici sur un socle modernisé lui aussi. On l'aperçoit au premier plan de cette photo présentant la muséographie de 1991.

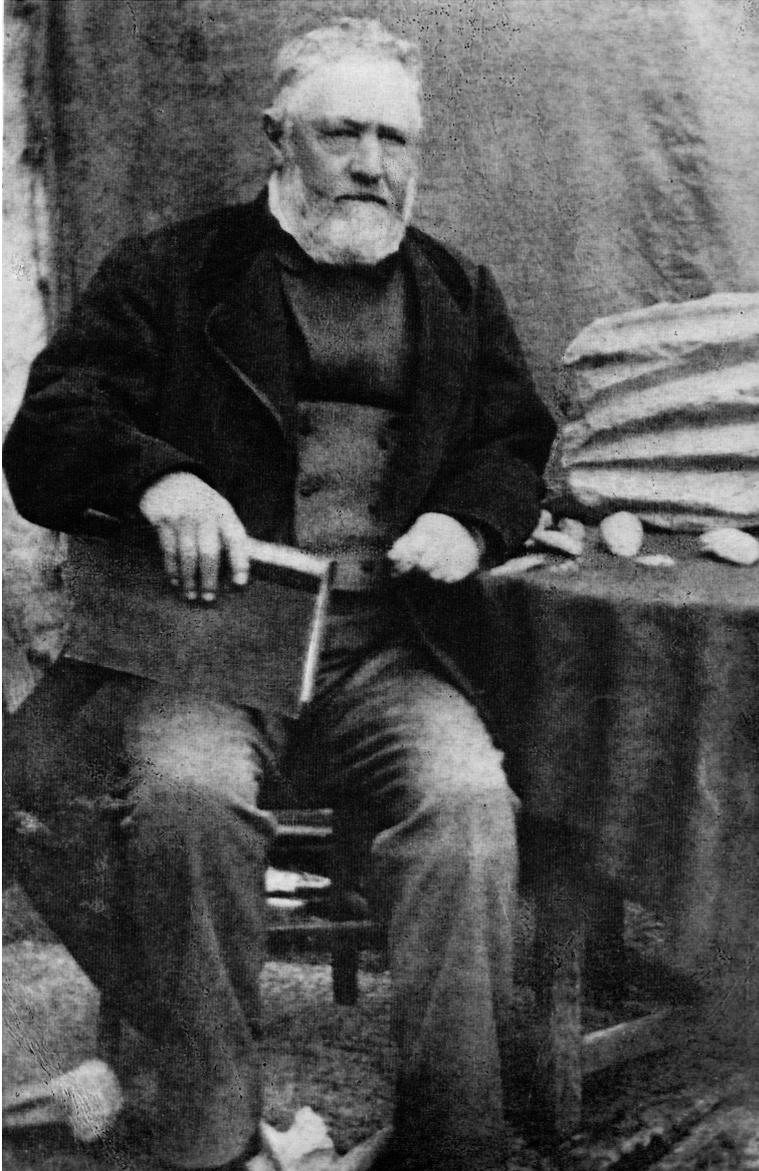
Voici la première présentation du polissoir du docteur Léveillé :



(photo G. Algret)

Mis en majesté sur un socle à degrés, le polissoir est photographié ici comme une sculpture d'art. (Alors qu'un polissoir n'est pas même un artefact ; c'est un bloc de grès utilisé pour polir des lames de pierre dure, strié par l'action du polissage ; c'est en vertu de ces stries que les polissoirs ont pu être à l'époque considérés comme des sculptures)

Et voici le docteur Léveillé, tel qu'il s'est fait photographier à la fin du XIX^e siècle, en position de collectionneur savant, un livre à la main, accoudé à son fameux polissoir :



Le docteur Léveillé, bien qu'il n'ait pas fait œuvre de scientifique, figure toujours comme l'initiateur de « l'entrée en préhistoire » du Grand-Pressigy ; son nom a été donné à l'une des rues principales du bourg ; sa présence, maintenue auprès de la collection commune du Grand-Pressigny par le biais de son polissoir, a résisté aux variations des muséographies successives. Ce gros caillou est devenu un monument en l'honneur du fondateur de la nouvelle histoire du lieu, en même temps que son substitut. Il rend visible et tangible deux temps : celui de la refondation du Grand-Pressigny autour de la préhistoire, et le temps des origines imaginées du lieu en même que celles de l'humanité toute entière.

Voilà pour la part publique des collections du Grand-Pressigny. (Depuis que j'ai réalisé cette enquête, le musée a entamé une quatrième vie. Il s'est agrandi d'un bâtiment moderne et la présentation de la collection a été une nouvelle fois réorganisée). Voyons maintenant ce qu'il en est de la part privée de la collection du Grand-Pressigny et après le musée, voyons les maisons.

2. Les destins personnels

Les collectionneurs de la région forment un ensemble hétérogène mais hiérarchisé. C'est le fait de mener des travaux de recherche et surtout d'en publier les résultats qui distingue ceux qui peuvent prétendre à la qualité d'inventeurs des simples découvreurs. Et cette distinction se manifeste dans les maisons par la présence d'un bureau.

Si nous entrons chez les deux inventeurs qui ont le plus marqué l'histoire préhistorienne du Grand-Pressigny : Fernand Berthouin, l'homme des années 50, et Michel Geslin, l'homme des années 70, nous y verrons peu de leurs collections. Dans leurs bureaux, derrière la table de travail, des bibliothèques-vitrines n'exposent aux côtés des indispensables livres et de photos, que quelques objets extraits de leurs collections.

Chez Fernand Berthouin, la bibliothèque présente sur l'étagère centrale une composition réalisée à partir d'objets préhistoriques, dont certains sont pris dans sa collection et d'autres proviennent de cadeaux ou d'échanges ; ils sont accompagnés de photographies, l'ensemble objets et photos encadrant une tête sculptée antique évoquant un important personnage qui lui apporte une figure possible d'identification. Les photographies exposent un moment significatif de la réussite sociale de Fernand Berthouin : sa réception en compagnie de son épouse par le président de la République, à l'époque François Mitterrand, à l'occasion de la remise qui lui a été faite de la Légion d'honneur. Cette composition centrale est un agencement narratif autobiographique, une sorte d'autoportrait le représentant pourvu d'attributs héroïques.

Dans le même bureau, une autre vitrine expose coquillages marins, fossiles terrestres et objets provenant de sociétés exotiques (dont une tête réduite), tous objets témoins des ailleurs de l'origine (ailleurs des fonds sous-marins, des premiers temps de la terre et des sociétés humaines jugées archaïques), et faisant place dans le bureau même à ces manifestations des origines du monde.

Quant à sa collection d'objets préhistoriques, il n'en expose que quelques exemplaires, alignés dans des meubles de présentation semblables à ceux du musée des années cinquante. Ceux-ci sont placés dans une petite pièce à part, en arrière du bureau, pratiquement sans fenêtre, une pièce meublée encore d'une table de salle à manger peu utilisée et surchargée d'objets exotiques ramenés de ses voyages. Dans cette pièce sont entreposés aussi les nombreux albums de photos de sa vie de voyageur et de sa vie familiale, ainsi que des boîtes de courriers.



(photo O. Vincent)

C'est une pièce de conservation, d'aspect figé, assez sombre, presque un coffre d'archives, qui semble placée sous le regard de ses parents défunts. Elle contraste avec l'espace lumineux qu'est son bureau, espace de vie et de rencontres (il y reçoit en particulier les archéologues amateurs venus le consulter).

La vitrine-bibliothèque de Michel Geslin présente elle aussi une composition centrale autobiographique, mais conçue différemment. Les silex que l'on y voit sont les seuls à être exposés chez lui ; le gros de sa collection, les collections de son père et de son grand-père sont rangées dans des caisses qui attendent au grenier et dans un couloir à l'arrière de la maison de pouvoir entrer au musée. Comme chez Fernand Berthouin, ils sont accompagnés de photos, mais celles-ci présentent de lui un portrait différent. Alors que Berthouin se représentait lui-même en héros (mais héros reconnaissant : sa collection apparaît bien comme une dette payée à ses morts) et articulait le temps de sa vie personnelle à la durée du monde, Michel Geslin se représente lui en tant qu'héritier d'une lignée d'instituteurs-archéologues, formée par l'enchaînement de leurs trouvailles, leur mise en histoire lui permettant d'inscrire le temps de sa vie personnelle dans un généalogie familiale, elle-même articulée au temps collectif du lieu où ces amateurs autodidactes ont exercé des fonctions éducatives.



(photo O. Vincent)

Sur une autre étagère, comme chez Fernand Berthouin, sa collection paraît offerte en hommage à ses parents défunts :



(photo O. Vincent)

La trouvaille

On le voit, la vie de la collection du Grand-Pressigny est scandée au rythme de trouvailles significatives. Le terme désigne l'événement, en même temps que l'objet qu'il fait apparaître. D'une part, la trouvaille, c'est l'objet nouveau dont la découverte modifie la collection et permet d'étendre les connaissances de son auteur et d'autre part, c'est un événement, vécu en fait de façon très codifiée par le trouveur. Non pas seulement un fait du hasard (tomber sur un caillou), mais une construction mentale, symbolique, culturelle, consistant à donner à ce hasard un sens et une efficacité.

Je m'explique.

A travers les récits qui en sont faits, on peut identifier dans l'événement de la trouvaille trois séquences comparables à celles qui rythmaient l'ancien rite chrétien de vénération des reliques, autre type d'objets trouvés (définis comme tels par le rite chrétien), c'est-à-dire : l'invention de la relique (qui a pour

équivalent, ici, la découverte de l'objet), sa reconnaissance (ici, l'authentification de l'objet préhistorique) et son ostension (ici, l'exposition, qui constitue, comme l'ostension, un mode de mise en partage de l'objet).

Mais le miracle de la trouvaille, c'est ici la disproportion merveilleuse entre la ténuité de l'événement déclencheur (un pied, ou un outil, heurte un caillou) et l'étendue de ses conséquences (la redéfinition d'un territoire centré sur une « capitale de la préhistoire », sa requalification en termes scientifiques et une revalorisation de l'identité collective). C'est aussi l'élection du trouveur à un destin singulier, par le hasard, la chance ou la providence, selon les termes qu'il choisit pour se représenter l'événement, à la condition, bien sûr, que celui-ci se soit répété. C'est cette répétition que donne à admirer au public la mise en série d'objets réunis en grande quantité. Et c'est la répétition de la trouvaille qui donne sa force à l'acte et le ritualise.

Quant au statut de « trésor » attribué à l'objet trouvé préhistorique, il est confirmé par les textes législatifs, qui lui accordent le statut de biens culturels (depuis 1941). Avec pour première conséquence la soustraction de cet objet aux rapports sociaux dont ceux-ci proviennent habituellement (rapports de production, de commerce, d'échange, de don, etc.) (un objet trouvé ne vient de personne, il apparaît), avec pour corollaire le statut de bien commun.

Avec le surgissement de cet objet venu de personne, c'est une causalité extérieure, transcendante, qui se manifeste et élit à un destin singulier la personne à qui arrive l'aventure. On ne peut se légitimer soi-même, et cette désignation par une instance autre, pensée ici en termes de chance ou de hasard, est la condition pour que l'aventure du trouveur débouche potentiellement sur une action aux répercussions politiques. Et ce n'est possible que dans la mesure où cette démarche personnelle répond à un désir d'autochtonie partagé par les habitants de la région. Ce qu'ils ont à cœur, eux, c'est qu'apparaisse un objet tout à la fois relique du lointain « ancêtre », liant chaque habitant à son lieu de vie et tous les habitants entre eux, un objet considéré comme trésor commun et qui, en tant que trouvaille, témoigne aussi de la valeur singulière de son trouveur ; un

objet enfin qui, en tant qu'il relève de savoirs scientifiques, apporte la légitimation institutionnelle au discours énoncé sur les origines du lieu, et lui donne valeur de vérité.

Cette fonction symbolique que remplit la collection au cours de processus identitaires, on l'observe également dans un tout autre domaine, celui de l'enfance.

Collection et destin des enfants

Pratiquée par les enfants, la collection articule aussi la formation d'une identité personnelle, la position du collectionneur dans un groupe (ici, le groupe familial, plus particulièrement dans sa dimension générationnelle) et un extérieur (ici, l'environnement matériel de la vie quotidienne, où des objets s'achètent et s'amassent aujourd'hui à profusion).

L'âge auquel les enfants collectionnent, c'est l'âge où ils quittent la petite enfance et se dirigent vers l'adolescence. C'est l'âge auquel ils commencent à prendre des distances vis-à-vis de leurs parents et à porter attention au monde extérieur à la famille, à des domaines où se définissent des normes esthétiques (comme la musique, ou la mode vestimentaire) ; ils s'exercent à définir des goûts personnels ; c'est l'âge aussi où ils commencent à aménager une chambre ou un coin à soi.

Ce qu'ils collectionnent : à première vue, un peu tout, de préférence des petits riens, des choses insignifiantes accumulées d'abord de façon hétéroclite ; c'est souvent un parent qui les incite à organiser leurs objets en collections. Les uns choisissent les objets les plus répandus pour les partager entre amis dans la cour de l'école ; d'autres au contraire privilégient la singularité et recherchent les objets les plus originaux pour des collections plus solitaires. Après quelques essais, ils se fixent sur un « thème » de leur choix, autour duquel ils réalisent une

collection que l'on peut qualifier d'intime, en laquelle ils peuvent se reconnaître et à laquelle ils s'attachent.

De l'avis des enfants, « toutes les choses du monde peuvent être collectionnées », et ils collectionnent en effet les objets les plus improbables : des « bouts de verre de phares cassés », des « épluchures de taille-crayons », des sables ramenés des plages de vacances, des codes-barres, etc. ; et avec « toutes les choses », c'est un peu les limites du monde qu'ils testent : les limites entre ce qui a une forme et ce qui n'en a pas, ce qui est saisissable et ce qui ne l'est pas, les frontières de la réalité objective. En même temps, avec ces collections d'objets-limites, les enfants expérimentent les frontières de leur propre personne, la distance qui les sépare des autres, leur potentiel de singularité : « Ce que j'aime bien », reconnaît l'un d'entre eux, « c'est rechercher l'original, des choses que les autres n'ont pas... », car dans ce cas, « c'est vraiment ta collection à toi ».

Dans leur chambre, les objets qu'ils rassemblent leur permettent de construire autour d'eux ce qu'ils appellent leur « monde ». Ils inventent des décors qui mobilisent aussi bien leur curiosité que leurs souvenirs et leur imagination, ainsi que leurs multiples désirs d'identifications familiales et sociales. Au cœur de ce monde personnel, il y a ce qu'ils appellent leur trésor, du moins pour les plus jeunes, qui sont des entassements de fragments prélevés sur le monde (monde naturel et monde d'objets), qu'ils dissimulent dans toutes sortes de boîtes, coffrets et petits paniers, espaces minuscules d'intimité. Trésors définis comme tels par leurs trouvailles, que les enfants décrivent selon les mêmes codes de représentation que les collectionneurs de silex, plaçant l'acte de collection sous la détermination transcendante du hasard.

Les enfants passent beaucoup de temps avec leurs collections, qu'ils tiennent pour une activité sérieuse, c'est-à-dire d'adultes, et qu'ils opposent au jeu, considéré lui comme la marque même de l'enfance.

Les enfants peuvent jouer avec leurs objets de collection, ils ne les considèrent pas pour autant comme des jouets. Ce partage est d'abord une question d'âge. Les plus jeunes jouent tous plus ou moins avec certaines de leurs

collections (en particulier les garçons avec leurs petites voitures et les filles avec leurs petites figurines, les fèves des galettes des Rois). Mais lorsqu'ils grandissent, les préoccupations esthétiques et pratiques liées à l'exposition de leurs objets prennent le pas sur le jeu. Et ces préoccupations les rapprochent déjà des adultes. Car contrairement au jeu, la collection est d'abord une activité d'adultes, consistant à rassembler des objets auxquels ils accordent une valeur particulière.

Pour les enfants, la valeur de leurs objets se manifeste concrètement par leur caractère de miniature, qui, contrairement au modèle réduit par exemple, est support de valeurs d'authenticité. Bon nombre de leurs petits objets affiche de façon emblématique l'identité sexuelle des jeunes collectionneurs (petites voitures pour les uns, échantillons de parfums pour les autres). Les petites figurines apportées chaque année à l'Épiphanie par les galettes des Rois occupent une place particulière parmi les collections d'objets miniatures, de même que les timbres, dans la mesure où ils sont liés à un rituel familial pour les fèves, et à une transmission élective pour les timbres. Dans les deux cas, on peut dire que l'enfant concerné est en même temps auto-désigné et choisi par un parent ou grand-parent à la suite d'une entente tacite et subtile ; il est alors considéré comme une sorte d'archiviste moral de la famille, le dépositaire électif d'une transmission familiale.

Lorsqu'ils considèrent leurs petits objets comme des miniatures, les enfants leur confèrent la fragilité et la préciosité qui caractérisent, selon eux, les objets de valeur des adultes, même s'ils tiennent leurs collections pour dépourvues en fait de « vraie » valeur, c'est-à-dire de valeur sociale marchande (celle de la collection de timbres, par exemple, prototype de la « vraie » et « sérieuse » collection d'adultes). Si, aux yeux de son jeune possesseur, une petite collection ne possède pas la « vraie » valeur, elle la signifie. Pour un enfant, l'objet miniature de collection tend vers l'objet de valeur des adultes sans en être ; ce n'est plus un jouet, mais ce n'est pas encore un objet d'art, comme ceux que collectionnent les adultes et les musées ; c'est un objet qui lui permet de « jouer »

la possibilité de sa propre valeur d'individu singulier et de sa place d'enfant dans le monde extérieur et sur l'échelle des âges.

Pour conclure, je noterai que trois caractéristiques de l'acte de collection se retrouvent dans les pratiques des enfants comme chez les archéologues-paysans du Grand-Pressigny : 1) la trouvaille, qui consiste à accorder une fonction élective et inaugurale au hasard, 2) le procédé qui consiste à faire sortir de la collection des assemblages narratifs d'objets, sortes d'autoportraits en objets, et 3) la formation d'une valeur nouvelle pour l'objet comme pour le collectionneur. La dimension temporelle de l'acte de collection est une quatrième caractéristique commune. Car à travers leurs activités de collection, les enfants manient aussi le temps, même s'ils le font différemment des amateurs de préhistoire :

D'une part, leurs petits trésors de cailloux ou de coquillages les relie imaginairement aux origines du monde, et d'autre part, le passage du temps qui les concerne tout particulièrement est celui qui voit se succéder les générations. C'est bien souvent un reste de collection transmis par un parent ou un grand parent (en particulier un reste de collection de timbres) qui fait fonction d'embrayeur pour la propre collection personnelle d'un enfant. Le plus souvent, l'enfant ne poursuit pas cette collection qui lui est donnée ; il préfère choisir un « thème » qui lui est propre, bien qu'il conserve ce qui lui a été transmis.

J'évoquerai rapidement pour terminer le cas de Léonard, qui a reçu de son père quelques petites voitures, rescapées de sa propre collection d'enfance.



(photo O. Vincent)

Léonard classe ses petites voitures de manière, selon lui, à faire coïncider progression dans les tailles (de la plus petite à la plus grande) et ordre chronologique d'acquisition (de la plus ancienne à la plus récente) ; ce qui ne correspond pas tout à fait à la réalité, car en fait, les plus récentes ne sont pas toujours les plus grandes. Mais ce qu'il a construit avec ses objets, c'est un discours d'un genre particulier. En effet, on aperçoit au milieu de sa collection, un groupe de voitures plus petites que les autres, plus abîmées aussi : ce qui reste de la collection d'enfance de son père.



Ces voitures, Léonard ne les a pas alignées en série comme les autres ; il les a disposées autour d'une figurine représentant Napoléon, un souvenir de Corse ramené par son père également. Cette figure d'autorité très concrètement associée à son père le représente pour Léonard, on peut facilement l'imaginer, et représente ainsi ce vers quoi il se projette. Il a agencé une composition narrative. Et quand il évoque les deux progressions concomitantes, la chronologie de leur entrée dans la collection et celle des tailles des voitures (mais la taille exprime aussi du temps : « petits » et « grands », ce sont aussi enfants et adultes), c'est du trajet qui le relie à son père qu'il s'agit, et plus précisément, d'un lien qui relie l'enfance de son père à la sienne propre, en tant qu'elle est elle-même en devenir d'âge adulte.

En plaçant les vestiges de la collection paternelle au cœur de la sienne propre, Léonard a fait place symboliquement à la génération précédente dans le processus de sa propre accession à l'âge adulte et celui de sa définition d'une

identité singulière. Car ce qui est transmis aux enfants avec une collection, c'est moins la collection elle-même que le goût de collectionner et par là, un moyen symbolique de se définir en tant que personne et d'affirmer sa position dans la chaîne des générations.